

## N'oublie pas

Elle hésite sur le morceau de viande de bœuf. Du filet ? Peut-être de la basse-côte. Le gras donne du goût à la sauce. L'os à moelle aussi. Un poulet, bien sûr. Fermier. Un gros pour six personnes au moins. Quelques merguez, il en faut toujours. Un peu de veau haché pour la farce. « Et n'oublie pas le poivre rouge, le piment, le ras-el-hanout. » Elle n'évoque même pas l'ail et l'oignon qu'elle conserve toujours dans un tiroir de sa cuisine jaune pâle. Ils font partie du décor, au même titre que l'eau dans la cruche en étain ou le sel près des plaques électriques. Au tour des légumes maintenant, « on ferait mieux d'aller à Saint-Paul, ça sera plus simple ». Courgettes, navets, carottes, chou. « Et les pois chiches, n'oublie pas les pois chiches. Il faut les faire tremper avant. Quant à la semoule... » Elle me décrit la graine avec ses mains pleines de bosses et de taches. Ses gros yeux marron me fixent : « Prends la grosse semoule. Pas la fine, pas la moyenne, la grosse ». Je demande si cela correspond au calibre 3. Elle ne comprend pas. Elle recommence son explication : « Il y a la fine, la moyenne, la grosse », l'air de dire « Y a encore du boulot ma fille... ». Son esprit pense déjà à l'entrée. Il faudrait prévoir quelques beignets de viande et des crudités bien fraîches, des poivrons marinés aussi, « Ton père adore ça ». Puis au dessert. « Des melons, une pastèque, quelque chose de simple à mettre au réfrigérateur ».

Je l'écoute, concentrée, je lui dis que oui, on va se lancer là-dedans, un bon couscous pour vendredi.

Sa recette, je l'ai déjà notée il y a 20 ans. En petites lettres bleues au stylo plume, du mieux que je pouvais. Les feuilles jaunies (pleines de taches d'huile) me rassurent depuis, même si je ne les ai jamais utilisées. Elles renferment le grand secret de ma grand-mère, son œuvre

magistrale, sa symphonie, sa fresque : le couscous. Mais rien ne vaut les heures passées à la regarder faire. D'autant que je connais ses astuces de cuisinière : elle oublie toujours un ou deux détails d'importance en révélant ses recettes. Oui, rien ne vaut les heures passées, enfant, à la regarder faire.

Elle ne porte pas de tablier, seulement un ou deux colliers brillants achetés au marché. Ses cheveux fins, teints en blond Marilyn collent un peu sur son front bruni. Elle se déplace avec peine entre ses hautes casseroles fumantes. Petite madone fardée à la hâte, les ongles nacrés toujours tâchés d'épices. Remue son bouillon avec une immense louche en métal. Goûte et regoûte sa viande. Enfourne ses poivrons sans trembler sur la grille du four. La préparation du plat commence quelques jours à l'avance dans son esprit. Un beau matin, elle se dit « je vais leur faire un bon couscous ». Il y a parfois une raison précise (un anniversaire, un examen réussi) mais dans tous les cas, c'est le dîner et rien d'autre qui constitue l'événement. Entouré en rouge et or dans nos agendas. Impossible à refuser.

Il ne faut pas la déranger lorsqu'elle s'affaire. Laisser les questions en suspens. Observer ses gestes maladroitement géniaux. Avec elle, les légumes envoient du soleil. Avec elle, la volaille devient caramel. Avec elle, la semoule devient gouache jaune. Elle roule et roule encore. Son couscoussier brun tressé des jours de fête, Shabbat après Shabbat, déformé de fumées trop brûlantes. La chaleur glisse sur ma peau, le safran s'infiltré partout dans mes vêtements, le piment pique les yeux. Avec elle, rien ne me dérange. Elle me sert un verre de limonade bien fraîche un peu dégazée. Arrière-goût d'ail dans son frigidaire plein à ras-bord. Je ne dis rien. L'air de Paris s'infiltré discrètement par les petits rideaux blancs de la fenêtre de son appartement. Le souvenir de ces heures ne m'a pas quittée.

« Je vais vous faire un bon couscous, oui, ça c'est une bonne idée ma fille ». Elle réfléchit encore pour être sûre que la liste de courses soit complète et confie avec sa voix fluette, un peu conspiratrice « Je ne pourrai pas venir avec toi alors n'oublie rien, surtout pas la coriandre ». D'une caresse sur son bras amaigri, je la rassure. D'un baiser sur sa joue zébrée de soleil, je respire son eau de Cologne et lisse son chemisier satiné rose. « Ne t'inquiète pas, mamie, je n'oublie rien ».

Il est 18h45. Je l'emmène dans la salle de restauration de la maison de retraite en poussant lentement son fauteuil. Au moment de me dire au revoir, elle fouille sa mémoire en vain. Elle a pensé à la coriandre mais ne se souvient plus de mon prénom.